

1 .

NEUF MÈTRES CARRÉS, D'APRÈS LE BAIL QUE J'AI SIGNÉ. C'EST la superficie de ma liberté en poche, dans un mouchoir, avec WC sur le palier. Et qu'est-ce que je l'aime, cette liberté aux allures d'ailes de papillon, une fois grimpé les sept étages, faute d'ascenseur ! J'ouvre le velux et ce sont les toits de Paris, et tous les rêves sont permis, même par temps de pluie.

Hortense disait : « L'espace est une vue de l'esprit. »

J'ai l'esprit grand comme ce ciel qui ne connaît pas la nuit. Paris est la ville lumière.

C'est une chambre-salon-cuisine-douche meublée. Rien à ajouter. J'ai juste adopté deux plantes et posé sur l'étagère

le vase qu'Hortense m'a laissé avec, dedans, l'enveloppe, pas encore ouverte. Au-dessus du lit, j'ai collé, avec de la pâte jaune d'école maternelle – il ne faut pas faire de trous dans la tapisserie –, les quatre coins d'une reproduction de Waterhouse, *Daphné et Apollon*. Mon *chez moi*, on appelle ça une chambre de bonne. Ça me fait marrer. C'est parfait pour une bonne à rien. Sûr que c'était pas une vocation, à dix-sept ans, de faire dans les personnes âgées. Je pense que, de toute façon, on ne peut pas avoir la vocation de la vieillesse quand on est jeune. Oxymore, aurait dit la prof de français. Enfin, la dernière prof de français que j'aurai eue dans la vie. Parce qu'à seize ans, j'ai dit « j'arrête » et puis « fait chier » et puis « rien à cirer ».

On a le droit de ne plus aller à l'école à partir de seize ans. Fini l'obligation. Et, vu que je n'avais pas des masses de droits, celui-là, je l'ai pas laissé filer. Comme j'ai dit à ma mère, on ne pouvait pas m'y traîner par les cheveux de toute manière. La société n'aurait pas laissé faire.

« Phobie scolaire », j'ai dit aux infirmières.

C'était plié, je ne voulais plus en entendre parler. Au début, je me la suis coulée douce. Douze mètres carrés, elle faisait, ma chambre dans la tour de notre quartier. Il n'y en avait qu'une. Ma mère dormait dans le canapé. Ça lui faisait moins loin de la porte d'entrée, à 4 heures du mat',

quand elle partait bosser. Maman allait au lycée, quand moi je l'avais quitté, et j'osais pas lui dire que c'était con de se casser le cul à nettoyer, vu ce qui allait s'y passer dans la journée. Maman est A.E., Agent d'Entretien. Son boulot, c'est de faire régner la propreté. Autant dire qu'elle est O.E., OK pour se faire Entuber.

Il n'y aurait eu que maman, décérébrée à force de sniffer ses produits d'entretien et de traîner ses sabots blancs au milieu du brouhaha, je crois que j'aurais pu vivre peinarde durant quelques années. Le temps de me retourner, quoi. Mais tante Violette ne l'entendait pas de cette oreille. Fallait qu'elle régente, ma tante, la sœur aînée, et qu'elle dise aux cinq qui la suivaient comment mener leur existence, et celle de leurs gosses en passant. Une habitude héritée de sa propre enfance, avec un père veuf à trente-cinq ans.

Je n'ai jamais connu le pépé en question, emporté quelques mois avant ma naissance par un AVC. *Au revoir, Vous faites Chier*.

J'avais même pas six mois que c'est mon géniteur qui s'est tiré. Une balle de fusil dans la tête. Propre et net. Si je puis dire. Pas très fiables, les hommes, dans la famille. Peut-être même en général. La tante Violette m'a fait le sermon et l'interrogatoire, façon « bon flic - méchant flic »

réunis en une seule personne qui te sourit et te menace la seconde d'après de t'en coller une.

— T'aimes quoi dans la vie ?

— Rien.

— T'as envie de faire quoi ?

— Rien.

— T'as pas honte de fainéanter pendant que ta mère se tue au travail ?

— Non.

Première beigne.

— T'as pas le droit, je hurle. Je vais porter plainte !

Deuxième beigne, là je la ferme.

— Tu ne veux plus étudier ?

— Non.

— Tu as un projet professionnel ?

— Non.

Troisième beigne, pour la forme je crois.

2.

JE LÈVE LES YEUX DU CAHIER OÙ J'ÉCRIS CES LIGNES. JE regarde le vase dont je parlais tout à l'heure.

Non, les vieux, c'était pas une vocation. Ça l'est devenu. Juste quand il y a eu Hortense. En fait, le plus juste, ça serait d'écrire que j'ai eu la vocation d'Hortense. Ce n'est pas à proprement parler un métier mais tout un programme, et quand, en prime, ça te permet de mettre du fric de côté, on peut dire que c'est une chouette destinée. Quatorze mois, ça a duré, avant qu'elle meure sans préavis. Pourtant, Hortense, je m'en serais bien occupé toute la vie. Vu son âge avancé de quatre-vingt-cinq ans, j'aurais pu me douter,

par soustraction mentale, qu'elle n'allait pas me rémunérer jusqu'à ma retraite. Même avec toute l'enfance qui se marrait dans ses yeux et ses pattes d'oie, malgré le sourire qui se foutait des rides, sûr qu'elle allait pas faire long feu. J'aurais dû me méfier, ne pas m'attacher. Il n'y a rien de pire qu'être licencié par un cercueil.

Je pense qu'au début, tante Violette a voulu que j'en bave. Elle avait fait avec elle-même le pari que j'allais tellement détester les missions qu'elle allait me confier qu'au bout de quinze jours j'aurais été prête à vendre ma mère pour qu'on me laisse retourner au lycée. Elle attendait le moment où, rampant à genoux, j'aurais imploré les manuels et les cahiers. Je ne la comprenais pas du tout :

— Mais qu'est-ce que ça peut te faire, que j'étudie pas ? Tes fils, ils ont même pas réussi le brevet !

— Mes fils, ils sont cons, comme leur père. Rien dans la tête ! Toi, tu as des facultés, t'as pas le droit de les gâcher.

Je me demandais si elle ne cherchait pas à se venger à travers moi de la scolarité foirée de trois générations. Sous prétexte que j'avais eu de bons bulletins jusqu'en CM1, il était peut-être écrit dans un coin de sa tête que je devais intégrer Polytech ou HEC, pourvu que je lave l'honneur. Mais moi, ça ne me motivait carrément pas. Je ne me suis jamais sentie responsable des ratés de ceux

qui m'ont précédée. Les miens me suffisaient. Et c'est déjà lourd à trimbaler.

Bref, tante Violette a convaincu ma mère que je ne pouvais pas rester comme ça, à rien faire. Elle a prononcé la formule de magie noire : « drogue, prostitution et vol à main armée ». Ma mère a chialé, c'était plié. Je ne voulais plus étudier ? Admettons... Il ne me restait donc plus qu'à bosser. Ma tante avait réussi dans l'aide à la personne. Petite futée, elle avait compris que notre société était en train de crever de solitude et de surmenage. Linge à repasser, mômes à garder, chiens à promener, ménage, personnes âgées, bricolage pour femmes isolées, elle avait décoché toutes les flèches que sa caboche pouvait imaginer et sa petite entreprise, *Violette à domicile*, ne connaissait pas la crise.

Mais là, tout de suite, je voudrais arrêter l'ordre chronologique. Je voudrais parler d'Hortense. Dire comment elle est partie. Je voudrais commencer par la fin, terrible, et garder le meilleur, nos débuts, pour après. Je sais bien que ce n'est pas comme ça qu'on fait, mais je m'en balance. Hortense n'est pas une rédaction et il n'y a pas de note sur vingt à la fin du cahier. Il n'y a que nous deux, elle et moi : la cerise, et je me fous du gâteau. J'écris pour moi, moi qui n'ai rien écrit d'autre que des cartes postales pour Hortense. J'écris pour

la mémoire. Au cas où un jour la mienne flancherait. On ne sait jamais. J'écris aussi pour gagner du temps sur l'enveloppe dans le vase, l'enveloppe en héritage, celle qu'Hortense m'a adressée, en plus des quelques sous qu'elle m'a légués. Je me revois chez le notaire, avec les deux enfants, Charles et Louison, soixante et cinquante-cinq ans. Ça lui est resté en travers, au fils, le coup des *dernières volontés*. Mais il a rapidement calculé qu'une procédure judiciaire lui coûterait plus cher que me laisser encaisser ce qu'il a cru bon d'appeler « votre très généreux pourboire ». Enfoiré ! Après la rencontre avec le notaire, je n'ai plus jamais rien su d'Hortense ni de ses affaires, de ses livres, de ses photographies, de ses vêtements, de ses bijoux ni de tout ce que contenait la petite maison, qui a sûrement été mise en vente. Donc, il y a une enveloppe, dans un vase, sur une étagère, dans une chambre de bonne et je ne l'ouvre pas. Pas encore. Les mots d'une morte, les mots de l'au-delà, ça me fout les jetons. Une fois que je les aurai lus, ce sera fini pour toujours.

Je voudrais commencer par dire comment Hortense est partie, comment je l'ai trouvée un matin, endormie dans la mort, avec la radio qui chantait depuis au moins une heure.

— T'as fait la grasse matinée ? j'ai lancé en tirant les rideaux.

Et le jour s'est étalé sur le vieux papier peint moche et je me suis dit pour la millième fois au moins qu'il fallait le changer, que ce n'était plus possible, cette vieillerie. Toutes ces fleurs imbibées de flotte et jaunies par les fuites me filaient la gerbe. Alors seulement, j'ai trouvé qu'Hortense était blanche, de cette blancheur de linge terne à force d'avoir été lavé. Elle avait la tronche des draps dans lesquels je n'aurais pas aimé dormir, des draps rêches de savon de Marseille, d'eau glacée au lavoir puis d'anti-calcaire dans le tambour de la machine à laver. Je préfère les couettes, un seul morceau bien moelleux que tu jettes en l'air et qui s'aère en retombant. Pratique, économique – en termes d'efforts. Parce que faire le lit d'Hortense, chaque matin, c'était toute une affaire : le drap du dessous à tendre, le drap du dessus à border, la couverture à replacer, et vas-y que je t'étends le couvre-lit pour finir, comme un glaçage sur une pâtisserie. Bref, la chienlit.

Au début, je lui ai dit, à Hortense :

— Sauf votre respect, les gens de votre génération, vous n'avez pas le sens pratique : trois couches de tissus pour une nuit, quelle affaire !

Je ne sais pas au juste comment j'ai rapidement compris que ma petite mémé, comme je l'appelais secrètement dans

mon cœur, ne dormait pas du sommeil dont on se réveille. Je ne sais toujours pas non plus si elle est morte en dormant ou si elle s'est endormie après être morte, vu qu'elle avait les yeux clos mais tenait entre les doigts une photographie, qui est sûrement la dernière chose qu'elle a regardée ici-bas. Et il y a des jours où le monde est vraiment très, très bas. Au moins, je sais qui était sur cette photographie : ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Onze visages souriants. Je l'ai grondée d'ailleurs :

— Hortense, vous n'avez même pas pris le portrait d'Albert pour le regarder avant de mourir !

J'ai vu *Titanic* huit fois en DVD. Alors je ne comprenais pas qu'elle n'ait pas voulu regarder une dernière fois le visage de l'homme qu'elle avait aimé avant de plonger dans l'eau glacée. Ça ne collait pas avec la vision que j'ai de la passion. D'ailleurs, ça me surprend toujours à l'heure où j'écris ces lignes. Je n'écris pas sur un vulgaire cahier d'écolier. Pour me souvenir d'Hortense, j'ai dépensé vingt-cinq euros. Je n'allais pas faire ma crevarde vu l'enjeu. Je suis allée chez *La Plume et le luxe* – rien que ça – boulevard Saint-Germain, au pays de la frime et du livre, et j'ai choisi un beau cahier, à la couverture épaisse et dorée représentant *Les Trois âges de la femme*.

Bref, je l'ai limite engueulée, ma petite mémé, et puis j'ai compris que ça n'allait pas la réveiller, pas plus que la lumière du jour, pas plus que la radio, et je n'ai pas su quoi faire, vu qu'il n'y avait jamais rien eu d'écrit à ce sujet dans le contrat de travail que m'avait fait signer tante Violette. Alors, j'ai dévalé les escaliers, attrapé le répertoire près du téléphone (inutile de préciser qu'Hortense n'avait pas de portable) et appelé le fils aîné, Charles, en espérant qu'il débarquerait dans les cinq minutes pour m'enlever l'épine de la mort du pied, alors que sept cent cinquante kilomètres séparent Paris de Montpellier. Malgré tout, il a pris les choses en main, si je puis dire, et je n'étais plus qu'un jouet télécommandé qui s'exécutait à mesure qu'il avalait, au volant de sa BMW, la distance qui nous séparait. Entre deux appels ou ordres, je m'occupais comme je pouvais. Je balayais, j'époussetais, j'accomplissais le rituel quotidien. Je commençais les vitres du salon, que je laissais pour m'en prendre aux traces de doigt sur la table basse en verre, abandonnées pour retaper les coussins du canapé, faire du café, laver du linge, essayer d'occuper la maison. Et puis, toutes les trente minutes environ, je grimpais à l'étage, j'entrais dans la chambre vide de souffle et de présence, et je vérifiais, encore et encore. Après tout, Hortense aurait bien été capable de mimer la mort. Pire, de mourir,